



Le général marquis Gaston Alexandre Auguste de Galliffet, prince de Martigues, est un officier français, n  à Paris le 23 janvier 1830 et décédé dans la capitale le 9 juillet 1909. Il est l'une des grandes figures de la terrible bataille de Sedan des 31 août et 1 r septembre 1870. Il fut, par ailleurs, ministre de la Guerre dans le gouvernement Waldeck-Rousseau.

Le sulfureux général de Galliffet   Sedan

Un mondain

Gaston de Galliffet dépense sans compter ; il aime les femmes, le jeu, le faste et le luxe, il apprécie les soirées parisiennes et la vie mondaine.

Boni de Castellane le décrit : *« H bleur et bruyant, arriviste, joli homme bien tourné, avec son ventre plaqué d'argent, le nez bridé et les traits réguliers, assez marquis, brave avant tout, il ne visait qu'à l'effet. Plus fendant avec les femmes qu'entrepreneur, ayant la manie de parler de ses affaires intimes, ce vieil enfant g t  faisait*

des plaisanteries que personne n'e t os  esquisser par peur du ridicule. (...) Ses gestes dénotaient une espièglerie naturelle qui fut une des marques distinctives de son caractère. »

Gaston de Galliffet est le petit-fils d'Auguste-Joseph Baude de la Vieuville (1760 – 1835), Pair de France. Il est issu d'une vieille famille noble d sargent e par la Révolution. Les armes des Galliffet (ou Gallifet, ou Galifet), princes de Martigues, sont définies ainsi : *« De gueules à un chevron d'argent accompagné de trois trèfles d'or, deux en chef et un en pointe. »* Leur devise : *« Bien*

faire et laisser dire. » Gaston de Galliffet est élevé très durement par son père, Alexandre, qui le place très tôt en pension.

Après de médiocres études et l'obtention du baccalauréat  s lettres en 1846, il s'engage dans la cavalerie légère le 22 avril 1848. Il est promu brigadier le 3 octobre 1849, puis sous-officier le 13 décembre 1850. En 1853, il acquiert le grade de sous-lieutenant et est nommé au régiment des Guides, garde-personnelle de l'empereur Napoléon III. Galliffet est fait chevalier de la Légion d'honneur. Il pense quitter l'armée, car il a hérité d'une petite fortune de

ses parents en 1854 – petite fortune qu'il va très vite dilapider –, parce qu'il aime davantage la fête parisienne.

En octobre 1859, il épouse Florence Georgina Laffitte (1843-1901), fille du comte Charles Laffitte et petite-nièce du banquier Jacques Laffitte. Ils ont trois enfants : Charles (1860-1905), père de Jacqueline (1903-1942) qui se marie, en 1926, avec René de Rochechouart de Mortemart ; Marguerite (1863-1898) qui épouse Alexandre Seillière (les Seillière sont originaires, en partie, de Signy-l'Abbaye et de Reims) ; et Marius, mort pour la France en 1919.

Lors de la **guerre de Crimée** (1854-1856), il se distingue pour sa bravoure au sein du régiment des Guides de la Garde impériale. Le 15 juin 1855, il est cité à l'ordre de l'Armée après avoir participé courageusement à l'enlèvement des redoutes russes devant Sébastopol.

En 1857, lieutenant, il est envoyé en Algérie et prend part à toutes les expéditions.

À partir du 7 juin 1859, lieutenant des Spahis et officier d'ordonnance du général Félix Douay (1816-1879), Galliffet combat en **Italie** du Nord et à **Solferino** (24 juin 1859). Le 26 juin, le roi d'Italie, Victor-Emmanuel II (1820-1878) le reçoit sous sa tente de campagne ; le souverain surnomme Galliffet « l'écrevisse », parce que ce dernier devient très vite rouge de colère !

Capitaine en 1860 au 2^e Spahis à Mascara, il est nommé, la même année, officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon III. Il est parallèlement élu conseiller général du canton de Martigues dans les Bouches-du-Rhône.



LE COLONEL DE GALLIFFET

COMMANDANT LE 3^e RÉGIMENT DE CHASSEURS D'AFRIQUE (JUILLET 1870)

Il provoque en duel le comte de Lauriston en 1862. Quelques années plus tard, pour une affaire de cœur, il sera impliqué dans un autre duel avec le prince Murat, sous-lieutenant du 8^e Hussards.

Le 24 juillet 1863, il devient chef d'escadron au 1^{er} Hussards et sert, à nouveau, en Algérie, à Tlemcen. Il est alors promu officier de la Légion d'honneur.

Il passe ensuite au 6^e Hussards, puis au 12^e Chasseurs ; Gaston de Galliffet combat au **Mexique**, où il est cité à l'ordre du Corps expéditionnaire le 2 avril 1863. En effet, il s'est distingué par sa fougue et par son courage lors de la prise de Guadalupe dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril.

« L'homme au ventre d'argent »

Le 19 avril 1863, Galliffet est très grièvement blessé au ventre, par un éclat d'obus, lors du siège de **Puebla**. Selon la légende qu'il a lui-même forgée, il est allé à l'ambulance militaire en tenant ses tripes dans son képi. Autre légende : apprenant cette blessure gravissime et extrêmement douloureuse, à la fin d'un déjeuner, l'impératrice Eugénie – dont il était le favori – jura de ne plus manger de sorbets tant qu'il ne serait pas guéri. Sa blessure fut résorbée grâce à une plaque d'argent. Il est alors surnommé « l'homme au ventre d'argent ».

Une nouvelle fois blessé, c'est à lui que revient l'honneur de rapporter en France les drapeaux pris à l'ennemi et la cloche d'une église de Puebla. Rétabli, il retourne au Mexique et remplace le colonel Charles-Louis Du Pin à la tête de la contre-guérilla française. Le 17 juin 1865, il est promu au grade de lieutenant-colonel. Gaston de Galliffet est cité une nouvelle fois à l'ordre du Corps expéditionnaire le 24 février 1867, pour avoir dirigé efficacement l'attaque française dans l'affaire de Medellin le 7 janvier 1867.

Le 14 août 1867, Gaston de Galliffet est appelé au poste de colonel du **3^e Chasseurs d'Afrique**. Le 30 août 1870, juste avant **le désastre de Sedan**, il obtient ses deux étoiles de général de brigade.

Il remplace le général Jean-Auguste Margueritte (15.01.1823 - 06.09.1870), gravement blessé à la mâchoire par une balle prussienne, à la tête des régiments de cavalerie légère. C'est lui qui dirige la charge du soir, sur le plateau du Terme, à Floing, le 1^{er} septembre 1870. Il lance à son

supérieur, le général Auguste-Alexandre Ducrot (1817-1882), qui lui demandait de faire encore un effort : « *Tant que vous voulez, mon Général, tant qu'il en restera un !* » (future devise du 3^e Chasseurs d'Afrique). Selon la légende, le roi de Prusse Guillaume se serait exclamé en regardant à la lunette, depuis les pentes de la Marfée, les charges furieuses de la cavalerie française : « *Ah ! Les braves gens !* ». En fait, le roi dit « *Oh ! Les impertinents !* ».

Mais laissons à l'historien Georges Gugliotta le soin de décrire cette charge du soir, celle dirigée par Galliffet : « (...) *Galliffet, le sabre haut, se tourne vers ses hommes et après avoir crié « Escadrons en avant ! », fait sonner la charge que les autres régiments imitent. Bientôt quatre-vingts trompettes font de même. Une partie de la division Salignac-Fénelon, 5^e et 6^e Cuirassiers, 8^e Chasseurs leur apportent leur concours. De toutes parts, les charges volent, dans une avalanche continue. Par toute la largeur du plateau, la tempête humaine roule ses rafales de chevaux blancs qui semblent les vagues de la mer. La division d'Afrique s'en va mourir, à la recherche de la mort des gestes médiévales, des faits héroïques du passé ; souvenir des dernières charges de Waterloo, de tous ces cavaliers dont le sang a rougi le sol de la patrie aujourd'hui souillé par l'invasion. Il y a si longtemps qu'un aussi beau rôle n'a été réservé à la cavalerie légère et qu'un aussi grand sacrifice ne lui a été demandé (...)* » (Cf. la bibliographie).



LE GÉNÉRAL DE GALLIFFET
(L'Armée française d'Afrique)



Fonds GD.

L'état-major du 3^e Chasseurs d'Afrique se compose ainsi lors de la bataille de Sedan (31 août - 1^{er} septembre 1870) :

- Général de Galliffet, chef de corps
- Lieutenant-colonel de Liniers
- Chef d'escadron Demangeon
- Chef d'escadron Laigneau
- Capitaine adjudant-major Roux.
- Sous-lieutenant adjoint au trésorier Que-neau
- Sous-lieutenant porte-étendard Pfeiffer
- Médecin-major de 2^e classe Thomas
- Médecin aide-major de 1^{ère} classe Pineau
- Vétérinaire en premier Vilain
- Aide vétérinaire Jeoffroy

Galliffet est fait prisonnier, et est interné à Coblenz et Bad-Ems. Le 15 mars 1871, libéré, il rentre en France

« Le Bourreau de la Commune »

Lors de sa libération, il revient pour commander une brigade de cavalerie de l'Armée de Versailles, l'armée d'Adolphe Thiers (1797-1877). Il participe aux actions contre la Commune de Paris puis à la répression. Il se montre impitoyable. Et gagne les surnoms de « *Marquis aux talons rouges* » ou de « *Massacreur de la Commune* ». Il est particulièrement féroce lors de la **Semaine sanglante** - 21 - 28 mai 1871 - ; regardant passer les prisonniers communards se dirigeant vers Versailles, « *la badine à la main, il sélectionne ses victimes d'une manière totalement arbitraire, sur leur mine* ». Un jour, il ordonne : « *Que ceux qui ont des cheveux gris sortent des rangs !* » ; 111 prisonniers s'avancent. « *Vous, leur dit-il, vous avez vu juin 1848, vous êtes plus coupables que les autres !* ». Et il les fait mitrailler dans

les fossés des *fortifs*, à la Porte Dauphine, à Passy et devant le bastion n°43 (nord-ouest de Paris, face à Neuilly-sur-Seine ; en tout, 94 bastions), mais aussi à l'Arc de Triomphe et au Champ-de-Mars.

Les historiens estiment à 3 000 le nombre de ses victimes, sur les 20 000 fusillés communards. Il choisissait de préférence des vieillards ou des blessés.

Georges Clemenceau eut ce mot terrible : « *Galliffet n'a pas fusillé de prisonniers depuis plus de vingt ans. Monotone, la vie. Quelles joies nous resteront, bientôt ?* »

Le député Ernest Roche, lors d'une intervention à la Chambre, harangue Waldeck-Rousseau en ces termes : « *On ne s'explique pas que pour défendre la République, vous avez éprouvé le besoin d'aller chercher un général qui s'est baigné dans le sang des républicains, qui s'est illustré dans la Semaine sanglante et qui, après avoir été le plat valet de Napoléon III, est devenu le bourreau de la République.* »



Légende reprise rigoureusement de la carte postale originale. Fonds GD.

Le général Gaston de Galliffet dirige ensuite la subdivision de Batna, puis la 31^e brigade (1874-1875) et il est promu commandeur de la Légion d'honneur (1873).

Le 3 mai 1875, il passe au grade de général de division. Il commande la 15^e division (1876-1878), puis le 9^e Corps d'Armée (1879-1881).

Lors de l'élection présidentielle de 1879, candidat, il obtint une voix sur 669.

Général-Ministre républicain !

Élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur (1880), **il est nommé gouverneur militaire de Paris, par Léon Gambetta** (1838-1882). Il est, ensuite, commandant du 12^e Corps d'Armée (1882-1886). Président du comité de cavalerie (1881-1885), il réorganise, réforme, modernise la cavalerie française. **En 1887, il est fait grand-croix de la Légion d'honneur.** Il entre au Conseil supérieur de la Guerre, devient inspecteur général de l'École d'application de cavalerie, de la section de cavalerie de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr et du manège de l'École de Guerre, et directeur permanent des manœuvres de cavalerie.

En 1895, il prend sa retraite.

Au moment de l'Affaire Dreyfus, le 22 juin 1899, Pierre Waldeck-Rousseau (1846-1904), président du Gouvernement dit « *de Défense nationale* » (1899-1902), décide de confier le portefeuille du **ministre de la Guerre** à ce militaire à la retraite, de réputation sulfureuse, au genre de vie original, détesté de tous, des gens de droite, très catholiques comme du peuple de Gauche - « *l'Assassin de la Commune de Paris* » -, c'est-à-dire le général Gaston de Galliffet. En fait, ce dernier s'avère être un homme

sûr, prêt à réformer l'Armée en appliquant des mesures impopulaires. Sa première circulaire est titrée : « *Silence dans les rangs !* ».

Lors de la séance d'investiture du nouveau gouvernement, les députés de gauche l'accueillent à la Chambre aux cris de « *Assassin !* ». Galliffet répond impavide, plein de morgue : « *Assassin ! Présent !* »

Il décide d'épurer l'Armée, au moyen de mutations et de retraites, des éléments anti-républicains. Il rétablit la suprématie du pouvoir politique sur les nominations d'officiers supérieurs.

Dans une lettre adressée à Marie de Castellane, princesse Radziwill, qui vit à Berlin, il dit être convaincu de l'innocence du capitaine Dreyfus mais qu'il est obligé de « *suivre* » !

Gaston de Galliffet, ministre de la Guerre, décide de demander la révision du procès Dreyfus. Émile Zola livre bataille pour la réhabilitation du capitaine. Et, le 21 septembre 1899, après la grâce présidentielle et la remise en liberté de Dreyfus, Galliffet déclare à la Chambre : « *L'incident est clos.* »

Il démissionne le 29 mai 1900, après que le président du Conseil ait critiqué certains de ses collaborateurs ministériels.

Son successeur au fauteuil de Ministre de la Guerre, le général Louis André (1838-1913) va poursuivre la politique de « *républicanisation* » de l'Armée, plus efficacement, mais plus maladroitement (« *L'Affaire des Fiches* », 1904).



Médaille commémorative de la campagne d'Italie (1859), Médaille des vétérans de la guerre de 1870-1871, Médaille commémorative de l'expédition du Mexique.

Gaston de Galliffet reprend sa vie mondaine, fréquente les salons, notamment ceux de Laure de Cheigné et de la comtesse Greffulhe (modèles de la duchesse de Guermantes), les cours souveraines d'Europe, il finit par monter sur les planches et jouer dans des pièces de théâtre... Ainsi, Galliffet inspire à Marcel Proust le personnage ambitieux du général Froberville dans *À la recherche du temps perdu*. Le peintre James Tissot (1836-1902), en 1868, le représente dans le tableau *Le Cercle de la rue Royale*. Gaston de Galliffet est partie requérante dans l'affaire du canal de Craponne, affaire que la Cour de cassation conclut par un grand arrêt confirmant la force obligatoire du contrat même en cas d'imprévision.

Son affligeante devise lui tint lieu de ligne de vie : « *Bien faire et laisser dire* ». En parfait officier, Galliffet campera toujours sur ses positions : « *Je n'ai aucun regret, aucun remords de ce que j'ai fait depuis que je suis au monde.* » Le général de Galliffet décède le 9 juillet 1909 à son domicile parisien sis au 12 de la rue de Chateaubriand (VIII^e). Gaston de Galliffet repose au cimetière du Montparnasse, à Paris. Sur son uniforme, le général de Galliffet portait quatre ou cinq distinctions : les insignes de l'ordre national de la Légion d'honneur, la Médaille militaire, la Valeur militaire sarde, la médaille commémorative de la campagne d'Italie et la médaille commémorative de l'expédition du Mexique.

Bibliographie succincte

- André Gillois, *Galliffet - Le fusilleur de la Commune*, éditions France-Empire, Paris, 279 p., 1985.
- Georges Gugliotta, *Le général de Galliffet - Un sabreur dans les coulisses du pouvoir 1830-1909*, éditions BG - Bernard Giovanangeli, 347 p., 2014. Un ouvrage important.
- Christophe Monat, *Galliffet - Le marquis aux talons rouges*, éditions Jean-Cyrille Godefroy, 214 p., 1985.
- H. de Rolland, *Galliffet*, éditions de la Nouvelle France, Paris, 267 p., 1945.
- Louis Thomas, *Le général Galliffet*, éditions Aux Armes de France, Paris, 237 p., 1941.



Fonds GD.